

La violence, la guerre et les témoignages

L'Europe et la guerre au XX^{ème} siècle

Le témoignage en histoire

Association des deux thèmes.

Tout au long des programmes d'histoire, un certain nombre de thématiques rendent compte de la violence :

- la répression antichrétienne et le principe du martyre pendant la période de l'Antiquité,
- la guerre de Cent Ans et les grands fléaux du Moyen Âge,
- la Révolution française et la Terreur,
- la Commune et la répression de 1871.

Toutefois, seule l'étude du XX^e siècle permet de cibler les objectifs pour cette notion :

L'extrême violence du siècle est marquée par la guerre totale, les génocides et le goulag.

Il convient de la sorte de mentionner les contrastes entre l'ampleur des progrès scientifiques et techniques qui entraînent d'incontestables améliorations de vie et la violence du siècle, marquée par les massacres et les formes les plus extrêmes de l'intolérance.

On peut également souligner le fait que les progrès techniques sont à l'origine de l'ampleur de la violence.

La guerre totale devient « industrielle » et cherche les moyens techniques les plus extrêmes (armes nucléaires) pour arriver à ses fins.

Les programmes du concours semblent donc mettre en parallèle deux évolutions soi-disant distinctes qui pourtant sont intimement liées.

La guerre moderne devient de plus en plus technologique et déshumanisée.

Ceci explique sans doute l'ampleur de la violence de guerre.

Dans le même temps, la nature des témoignages évolue.

Le témoin est ce qui permet de voir et transmettre.

Tous les supports sont possibles : arts du langage, arts du visuel.

In fine, nous pouvons nous interroger sur la nature des conflits envisagés à travers le prisme des témoignages.

L'ère des témoins n'est-elle pas associée à la violence accrue ressentie au cours des conflits.

I. La violence.

Le terme de violence est employé pour décrire un comportement agressif, c'est-à-dire une contrainte imposée qui provoque la douleur et la peine.

La violence revêt diverses formes : verbale, physique, psychologique, etc., et peut être légitime ou non. La violence en appelle à des comportements anciens et nouveaux.

Dans sa spontanéité, elle s'inscrit dans une tradition où la « *sauvagerie des humbles répond à la cruauté de la répression* » pour reprendre les termes de Michel Vovelle (*Nouvelle histoire de la France contemporaine. 1 : La Chute de la monarchie, 1787-1792*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1999).

La violence traverse donc l'ensemble des périodes historiques, mais ne s'inscrit dans les programmes de cycle 3 de manière explicite que pour le XX^e siècle.

1) *Une nouvelle approche historique.*

La guerre est au XX siècle omniprésente à la fois dans la vie des hommes et dans la mémoire collective.

Comment alors ne pas s'interroger sur ce qu'elle suppose d'expériences humaines et de ce fait sur qu'enseigner la guerre au XX siècle pourrait signifier aujourd'hui ?

Si l'approche événementielle et géopolitique est indispensable, elle déréalise ce que furent les combats et les conséquences pour des millions d'hommes, confrontés, à partir du 1^{er} conflit mondial, à une expérience inédite, la mort de masse.

Les historiens aujourd'hui s'intéressent plus à l'expérience vécue, corps et âmes, par le soldat et les civils.

Une approche nouvelle est centrée sur le concept de « **culture de guerre** ». Il s'agit d'étudier la manière dont les contemporains d'un conflit le représentent et se le représentent, à travers des mots (témoignages, romans, articles de presse) et des images intenses (photographies surtout mais aussi dessins et peintures).

Les historiens proposent également une **approche anthropologique** (sur le caractère de l'homme) qui permet de traquer les invariants d'un conflit à l'autre, de définir une brutalité qui, au-delà du champ de bataille, influencerait notre société dans son entier.

Les programmes reprennent cette orientation permettant ainsi une approche scientifique et scolaire identique.

Ainsi pour les sources et documents proposés dans les compléments de programme, on propose d'attirer l'attention du maître sur « les nouvelles formes d'archives : actualités cinématographiques, reportages photographiques, entretiens oraux, entre autres de déportés et de résistants. »

De même, l'importance accordée à certains acteurs de la guerre comme les « poilus dans les tranchées, les femmes au travail, résistantes et résistantes » montre cette nouvelle approche centrée sur le concept de « culture de guerre ».

L'expérience combattante semble primer sur l'approche événementielle. Des liens sont alors possibles avec des thématiques d'éducation civique et des activités transversales semblent nécessaires.

2) Une typologie de la violence.

Comment concevoir les types de violence rencontrée au cours de la période ? Il semble nécessaire de distinguer d'abord la violence privée de la violence collective.

Si les conflits ont pu être le cadre de débordements de la sphère publique à la sphère privée, on peut cependant dire que la violence a rarement été crapuleuse.

C'est pourquoi, il faut se contenter de penser la violence dans une optique collective uniquement. Cette violence engageant ainsi des foules revêt des aspects extrêmement divers que l'on peut tenter de classer en trois catégories distinctes.

Dans un premier temps, les processus de révolte et de révolution se sont enclenchés par une violence des sociétés envers les organisations étatiques souvent considérées comme despotiques.

Les conflits provoqués ont entraîné des résistances multiples auxquelles les historiens ont souvent attribué la dérive des processus. Des solutions répressives ont alors été envisagées, provoquant en retour une violence de l'État envers les populations.

Enfin, les bouleversements ainsi opérés ont été à l'origine d'une remise en cause des équilibres diplomatiques et géopolitiques provoquant des conflits. On conçoit alors une violence paroxysmique dans les guerres menées tout au long du XX^e siècle.

Cette triple violence collective s'est exprimée dans des actes, dans la parole et dans la pensée de ses acteurs. Elle est d'abord le fait d'individus même si on l'attribue le plus souvent aux mécanismes de la vie sociale.

On assiste alors à un détournement de l'origine de la violence depuis l'individu vers la société.

De même, l'idéologie a servi de paravent commode pour dissimuler d'autres motivations plus personnelles.

L'avidité du pouvoir, le désir de revanche, de vengeance ou les passions individuelles ont ainsi pu exacerber le phénomène.

Cette idéologie a souvent constitué un masque cachant la violence individuelle et lui donnant la justification du droit. C'est souvent au nom du droit que l'on a prétendu se battre.

Un autre débat autour du concept de violence tourne autour de la violence subie et de la violence infligée. Ce débat concerne surtout les historiens du XX^e siècle autour de la violence de guerre.

Violence paroxysmique de la guerre prend sa source dans quelques objectifs de base :

- Pour se défendre. C'est une justification de la violence comme unique moyen de survie. La justification de la violence passe ainsi par la mise en forme d'un substrat idéologique : le patriotisme ici plutôt défensif. La frontière entre ennemis intérieurs et ennemis extérieurs est parfois difficile à cerner. L'idée de conspiration est omniprésente au XX siècle et débouche sur des massacres collectifs.
- Pour justifier une politique ou une idéologie. La notion d'espace vital défendue par l'Allemagne nazie ou l'internationalisme prônée par le communisme illustrent ce facteur.

Nazisme

Ce terme est issu de la contraction en allemand de l'appellation national-socialisme (*Nationalsozialismus*).

Il s'agit d'une forme exacerbée du fascisme qui se caractérise par le racisme, l'antisémitisme et l'eugénisme.

Cette doctrine élaborée dans *Mein Kampf* par Adolf Hitler peut se comprendre à partir du slogan « *Ein Volk, Ein reich, Ein Führer* » (« Un peuple, un empire, un guide »).

« <i>Ein Volk</i> »	« <i>Ein Reich</i> »	« <i>Ein Führer</i> »
Supériorité de la race « aryenne » : les Allemands se considèrent comme des descendants des Aryens (population d'origine indo- européenne) opposés aux sémites dont font partie les juifs	Étendre son espace vital au détriment des Slaves	Parti et État ne font plus qu'un Le chef suprême (Führer) ne fait plus qu'un avec son peuple
Politique antisémite et eugénisme (volonté d'améliorer l'espèce humaine)		

Fascisme

Le fascisme est une doctrine politique qui se caractérise par l'exaltation de la nation et de l'État (l'individu perd sa prééminence), le rejet de la démocratie, la violence politique, l'embrigadement des masses, la volonté de créer un « homme nouveau » et le culte du chef.

Le fascisme devient une réalité historique avec la prise de pouvoir de Benito Mussolini en 1922 en Italie. Les historiens distinguent le fascisme de la dictature et du totalitarisme.

La dictature est l'exercice d'un pouvoir absolu par un homme ou un groupe d'hommes.

Le totalitarisme retrouve cette notion de dictature à laquelle peut être adjoint le contrôle de tous les individus et de la société dans sa globalité, soumise à une idéologie à laquelle tous doivent adhérer.

Le totalitarisme a trouvé dans le nazisme et le stalinisme sa forme la plus accomplie.

Si le fascisme a de nombreux points communs avec le totalitarisme, les spécialistes considèrent qu'il ne s'agit que d'une forme inaboutie.

- Pour s'opposer à une politique ou une idéologie. Les guerres de décolonisation, l'action des résistants de la 2^{nde} guerre mondiale en sont le parangon.

Guerre mondiale

Si les manuels insistent sur les deux guerres mondiales en les distinguant de manière stricte, les programmes avancent l'idée d'une continuité de la violence entre 1914 et 1945, qui laisserait penser à une « guerre de trente ans » plutôt qu'à deux conflits séparés.

La caractéristique essentielle de ces conflits est qu'il s'agit d'une guerre à la fois totale et globale.

Par le biais des systèmes d'alliance se nouent des réseaux de solidarité qui entraînent l'intervention de nouveaux États à partir de conflits ayant pour premier théâtre d'opération l'Europe.

Les deux conflits mondiaux nécessitent des ressources en hommes, en matériel et en argent de plus en plus grandes.

Les belligérants mobilisent ainsi l'ensemble de la société et de l'économie pour vaincre l'ennemi.

En raison de l'intensité des combats, la distinction entre l'arrière et le front disparaît peu à peu.

La guerre a également une dimension idéologique nouvelle qui se caractérise par l'élaboration d'une intense propagande.

Les forces militaires ne sont donc plus les seules clés de la victoire, laissant penser que « la guerre est une chose bien trop sérieuse pour la confier à des militaires » (Georges Clemenceau).

Le bilan humain de ces deux conflits mondiaux est à la mesure des moyens engagés. La Première Guerre mondiale se solde par 9 millions de morts et 17 millions de blessés, dont 6,5 millions de mutilés.

La Seconde Guerre mondiale est le conflit le plus meurtrier de l'histoire, avec près de 60 millions de morts dont 21 millions pour l'URSS.

Les populations civiles ont été beaucoup plus touchées par le conflit en raison de la nature des combats (bombardements), de la morbidité provoquée par les conditions d'occupation et des massacres de la solution finale.

Première Guerre mondiale	Seconde Guerre mondiale
<i>Triple Entente</i> Royaume-Uni France Russie	<i>Alliés</i> Royaume-Uni et Commonwealth (Canada, Inde, Australie) États-Unis URSS Les gouvernements des pays européens occupés par l'Allemagne et réfugiés à Londres (Belges, Forces françaises libres [FFL], etc.) Chine Les pays d'Amérique latine ou d'Asie qui ont déclaré la guerre à l'Axe
<i>Triple alliance ou Triplice</i> Allemagne Autriche-Hongrie Italie	<i>Axe</i> Allemagne et Italie Alliés européens : Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Slovaquie, Croatie, Finlande Alliés asiatiques : Japon, Mandchoukouo, Siam

II. Les témoignages et la guerre.

1) *Épistémologie.*

Pendant longtemps les témoignages sont restés à l'écart de l'intérêt des historiens.

Ce que les combattants avaient à dire, leur témoignage, ne relevait pas de l'histoire mais plutôt de la littérature ou de la psychologie.

Pourtant concernant la 1^{er} G.M. des travaux innovants avaient tracé la route :

- Ducasse, L'anthologie des écrivains morts à la guerre, 1924 (il légitime le témoignage sur le statut d'écrivain).
- Péricard, Verdun, histoire des combattants qui se sont livrés de 1914 à 1918, 1933.
- Norton Cru, Témoins, 1929 (souvent remis en cause par son hyper criticisme).

Si quelques tentatives se sont succédées dans les années 1950/1960 (Meyer, La vie quotidienne des soldats, 1966), il n'en demeure pas moins qu'il faut attendre les années 1970 pour voir apparaître un véritable mouvement d'ampleur de réintégration des témoins dans l'analyse des phénomènes guerriers.

L'ère des témoins commence et le témoignage devient central mais dans un premier temps, il reste confiner pour l'histoire de la 2nd G. M.

Voir à ce sujet les travaux de Wieviorka Annette, L'ère des témoins, Paris Plon 1998.

Peu à peu, la 1^{er} G.M. n'échappe pas à ce mouvement.

Rémy Cazals est sans doute un des premiers pour ce conflit à avoir entrepris ce type de recherche.

Il publie en 1978 chez Maspero les carnets du tonnelier Louis Barthas.

Il propose la vision d'un combattant socialiste et profondément antimilitariste.

On ne se contente plus de savoir comment vivaient les soldats, on veut connaître ce qu'ils éprouvaient ce qu'ils ressentaient.

Ce souci prend même le biais de la religion sur le front avec les travaux sur la foi de Becker Annette en 1994.

Elle montre que le regain de pratique religieuse constaté durant les premiers mois du conflit ne se maintient pas, mais au moins pour une minorité de catholiques, la guerre a été vécue dans une ferveur religieuse et patriotique voire comme une expérience mystique.

L'utilisation des témoignages pour l'histoire du phénomène guerrier est cependant délicate :

Les témoignages sont moins appelés à fournir des renseignements sur les faits tels qu'ils se sont passés, qu'à se laisser étudier comme monuments significatifs de la façon dont ils ont été représentés et remémorés.

La mémoire du témoin reconstruit le passé.

On peut donc se demander si la mémoire individuelle est une bonne source pour écrire l'histoire de la mémoire collective ?

Si la mémoire est avant tout collective, ce sont malgré tout les individus qui se souviennent dans les cadres assignés par la société.

Les mémoires individuelles sont plus des effets que des facteurs de la mémoire collective.

Les mémoires de groupe ont ainsi tendance à une construction identitaire.

On peut relier ce besoin de témoignage avec un besoin existentiel.

N'ayant pas de tombes où dormir pour l'éternité, les disparus des guerres ont été couchés sur le papier de « livres tombeaux », selon l'expression de Carine Trevisan.

L'écriture serait l'équivalent « *d'un rite de mise au tombeau, permettant de trancher les liens avec les morts* ». (p. 199).

Cette mémoire peut-être parfois complètement refoulée :

Pour l'expérience d'Auschwitz, Michael Pollak (L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale, Paris, Métailié, 1990) a disséqué le langage de la mémoire meurtrie et exploré les terres inconnues situées aux limites du dicible et de l'indicible.

Il montre ce sentiment de culpabilité au cœur du syndrome du survivant (pourquoi moi ?) et insiste sur la tension chez nombre de déportés entre leur rage de transmettre et leur impuissance à communiquer.

Selon Annette Wievorka, Déportation et génocide : entre la mémoire et l'oubli, Hachette Littératures, 1992.

Les témoignages écrits ont été beaucoup plus nombreux dans l'immédiat après guerre qu'on ne la cru.

Mais l'opinion n'était pas prête à recevoir ce type de discours.

Selon elle il n'y a pas eu d'indicible, car les messages ont été émis, mais plutôt mauvaise réception de la part de la société du moment.

Celle-ci n'était pas prête en 1945 à « recevoir », parce qu'elle ne comprenait pas l'inimaginable et les outils conceptuels permettant l'appréhension du phénomène du génocide n'existaient pas.

Les témoignages sur la guerre ont en commun une mise en évidence de l'exacerbation de la violence, d'une brutalisation des sociétés en guerre.

Or ce concept de brutalisation est à nuancer :

Réflexion sur le concept de brutalisation avancé par George Mosse.

Dans ce domaine les critiques apportées par Prost dans le n° 81 de la revue *20ème siècle* de 2004 sont éclairantes.

A la brutalisation de la société analysée par Mosse, est venu s'ajouter ce qu'on peut appeler la brutalisation des individus.

Cet intérêt universitaire n'a pas conduit à un consensus concernant les interprétations de la violence dans la Grande guerre notamment.

Certains s'en sont remis à des explications d'ordre psychologique.

Dans *The pity of war*, Niall Ferguson montre que les soldats ont réagi à une pulsion macabre freudienne, un désir élémentaire de destruction.

Dans *An intimate history of killing*, Joanna Bourke a focalisé l'attention sur l'acte de tuer, le plaisir même de tuer, pour reprendre le titre de son premier chapitre.

Elle affirme que « l'acte caractéristique de l'homme dans la guerre n'est pas de mourir, mais de donner la mort ».

La bataille elle-même, dit-elle, crée son propre théâtre de la cruauté dans lequel les modes de pensée valables dans la société civile ont largement disparu.

Une contradiction demeure au cœur des récits des soldats : on peut lire qu'ils prenaient plaisir à violer, à mutiler ou tuer des civils et, à la page suivante, l'on peut voir d'intenses remords provoqués par ces actes : c'est qu'une fois sortis de l'univers parallèle de la bataille, les tueurs pouvaient reprendre leur « vie normale » sans, pour beaucoup, revivre le traumatisme.

Ces travaux vont suivre des études sur les violences menées par les soldats allemands pendant la 2nd guerre mondiale par John Home et Alan Kramer en Belgique pendant l'invasion, ou bien Omar Bartov sur la violence du front oriental entre 1941 et 1944.

Or ce concept de brutalisation et d'exacerbation de la violence montre certaines limites :

- 1^{er} tient à la nature même d'une guerre industrielle où l'artillerie joue un rôle déterminant.
- La 2nd est d'ordre intime avec la notion de transgression. Les militaires par la propagande ont utilisé tous les moyens possibles pour dépasser cet interdit de la mort : report de la responsabilité sur les chefs ou sur la situation, déshumanisation de l'adversaire et apprentissage des gestes meurtriers.

Si l'expérience de la mort immédiatement menaçante a été générale, l'expérience de la mort donnée a été infiniment plus rare.

La brutalisation définie par la levée de l'interdit de tuer et la libération des instincts meurtriers n'a pu concerner qu'une très petite minorité.

De même Prost montre que contrairement aux propos de Mosse, la guerre n'a pas beaucoup changé ceux qui l'ont faite. Ils en ont conservé le sentiment d'avoir traversé une épreuve qu'ils ne souhaitent à personne et celui de n'avoir pas perdu l'estime d'eux-mêmes.

Pour le reste, il ne voit pas de transformations profondes des personnalités.

Consentement et contrainte : des voies possibles d'interprétation de la violence.

D'autres auteurs se sont penchés sur l'acceptation de cette violence par un prisme social et politique. En France particulièrement pour la Grande guerre, des historiens ont examiné la violence comme la face sombre du consentement patriotique à la guerre.

Le consentement qui combine l'acceptation et l'intériorisation du conflit, signifie que les français se sont investis non seulement dans la continuation de la guerre dans la durée, mais aussi dans une haine active de l'ennemi allemand.

D'un point de vue opposé, une longue tradition littéraire existe pour dénoncer la guerre (Barbusse, Dorgelès, Giono, Remarque) où nous avons l'impression que laisser à eux-mêmes, les soldats auraient fait la paix et construit un monde meilleur.

De la même manière, les travaux du sociologue Tony Ashworth montrent toujours pour la 1^{er} G.M. que le système en vigueur durant les longues interruptions de batailles n'était pas « tuer ou être tué » mais plutôt « vivre et laisser vivre ».

Rémy Cazals et Frédéric Rousseau ont développé ce point de vue et donné des soldats une image de pures et simples victimes, de nature pacifiste mais pervertis en êtres violents du fait de la contrainte politique, militaire et physique.

Au delà de l'expérience de guerre, on peut s'interroger sur les représentations qu'elles ont suscitées. Il s'agit ici de s'interroger sur le mythe de guerre.

Pour les représentations et le mythe de guerre:

On peut reprendre avec profit cette citation :

« Les représentations de la guerre sont passées en deux siècles de l'héroïsation du conflit à l'héroïsation de la perte, puis à la perte de l'héroïsation et à la perte de sens. »

Hélène Puiseux, Les figures de la guerre. Représentation et sensibilités, 1839-1996. Paris, Gallimard, 1997, p. 243.

Le mythe de guerre avait pour fonction de masquer le réel et de le légitimer.

La mémoire de guerre est remodelée en une expérience sacrée et initie une religiosité avec ses saints, ses martyrs, ses lieux.

Suit à ses expériences de guerre une véritable religion civique. Dans le même temps, on assiste à un phénomène de banalisation pour faire accepter la situation.

D'où les questions posées par Georges Mosse :

L'expérience et la transcendance de la guerre et de la mort ont-elles conduit à la domestication de la guerre moderne, à son acceptation en tant qu'élément naturel?

Le mythe de la guerre a-t-il provoqué un phénomène d'indifférence pour la vie individuelle ?

S'il on assiste effectivement à une brutalisation nouvelle à partir de la Grande Guerre, à l'origine d'une culture de guerre spécifique, on peut également entrevoir que ce concept évolue tout au long de la période pour diverses raisons :

- La nature des combats évolue : la guerre devient de moins en moins conventionnelle comme l'illustre notamment le document sur la guerre d'Espagne.
- Les civils sont de plus en plus impliqués. Doit-on ainsi parler d'une culture de guerre spécifique à l'arrière.
- La guerre n'est plus forcément un phénomène masculin ni typiquement réservé au monde des adultes.
- La guerre perd peu à peu ses propres repères conceptuels. Ce phénomène culmine notamment avec la shoa.

L'objectif est donc de pouvoir établir une évolution au travers des épisodes guerriers différents et de pouvoir s'interroger sur la force nouvelle prise par les témoignages dont le statut a nécessairement changé.

2) *Les témoignages de la Grande Guerre.*

Le terme de poilus est issu de l'argot militaire et désigne un « homme brave ».

Il ne s'agit donc pas d'une appellation péjorative spécifique aux soldats de la Grande Guerre. Ce terme, déjà usité au XIX^e siècle, renvoie à une dimension virile du combattant.

Il a été popularisé avec la création d'une « journée du poilu » par le Parlement en 1915.

L'expérience combattante a pendant longtemps été à l'écart des préoccupations des historiens.

Or, comme le soulignent Antoine Prost et Jay Winter (*Penser la Grande guerre*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 2004) : « L'absence de combattants n'est pas une omission, c'est une exclusion. »

Les témoignages des combattants sont restés confinés à la littérature dans laquelle on peut distinguer les récits de témoignage et la transposition romanesque.

• *Les récits de témoignage.* On peut citer : Henri Barbusse, *Le Feu* (1916) ; Blaise Cendrars, *La Main coupée* (1946) ; Roland Dorgelès, *Les Croix de bois* (1919) ; John Dos Passos, *L'Initiation d'un homme* (1917) ; Maurice Genevoix, *Ceux de 14* (1923) ; Ernst Junger, *Orages d'acier* (1920) ; Erich Maria Remarque, *À l'ouest rien de nouveau* (1928).

Les écrivains combattants qui ont écrit pendant ou immédiatement après la guerre veulent tout d'abord témoigner pour exprimer l'insoutenable, essayer de comprendre, et balayer les effets

de la propagande. Aucun n'a exalté l'événement.

Tous ont dénoncé l'horreur en s'inscrivant dans une perspective humaniste voire pacifiste. S'effaçant derrière le groupe de ses camarades, dont il n'est que le porte-parole, l'auteur se défend de ne rien inventer.

Le récit n'a pas de héros principal car le groupe prime.

- *La transposition romanesque*. On peut citer : Jean Giono, *Le Grand troupeau* (1931) ; Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes* (1948).

L'expérience vécue de la guerre (Hemingway est engagé volontaire à 19 ans dans la Croix Rouge en Italie, et Giono a été mobilisé en 1914 puis a été acteur de Verdun, du Chemin des Dames et des Flandres où il a été gazé) s'intègre dans une histoire inventée qui approfondit la vie intérieure des personnages qui peuvent être considérés comme des points de vue différents sur les réalités du conflit.

La plupart des romanciers de la Première Guerre mondiale ont refusé d'exalter le conflit, de présenter des personnages grandis par les épreuves.

Quelques récits ont mis cependant en scène des anti-héros, images de la misère et du désespoir (par exemple Céline avec *Voyage au bout de la nuit*, 1932).

La réintégration des combattants s'est effectuée grâce à l'influence de l'histoire sociale et aux travaux novateurs d'Antoine Prost (*Les Anciens combattants et la société française*, 1977) et de Jean-Jacques Becker (*1914, comment les Français sont entrés dans la guerre*, 1977) sur la mobilisation des forces armées en 1914.

L'anthropologie prend le relais, avec une étude plus ciblée sur l'expérience combattante où le témoignage devient central ; il ne s'agit plus de se contenter de savoir comment vivaient les poilus : on veut également connaître ce qu'ils éprouvaient et ce qu'ils ressentaient.

L'étude de la violence sous toutes ses formes devient ainsi la clé de voûte des travaux sur la Première Guerre mondiale qui constituent la matrice des atrocités du siècle.

Pour la France, sur 40 millions d'habitants, près de 8 millions d'hommes ont été mobilisés.

Une coupure entre l'arrière et le front est signalée dans tous les témoignages.

L'arrière est souvent détesté. Pour les soldats, c'est le domaine de la vie facile et de l'absence de risque.

C'est aussi le lieu des amours et des projets. Les soldats attendent surtout une reconnaissance en échange de ce qu'ils font.

En général, dans les correspondances, la réalité des combats ne transparaît guère. Sauf en 1917, quand la coupe déborde avec le déclenchement des mutineries. Il faut « qu'à l'arrière, ils apprennent ce qui se passe sur le front ».

Les anciens combattants ont aseptisé leur guerre et le fait d'avoir tué est rarement indiqué dans leurs témoignages.

La violence extrême est ainsi passée sous silence.

Cette dernière aurait été masquée par la culture pacifiste de l'entre-deux-guerres et la volonté des témoins de donner une bonne image d'eux-mêmes.

La violence ne résulte pas seulement d'un conditionnement, mais aussi d'un vaste mouvement de haine de l'ennemi ; ce mouvement permet un consentement pouvant aller jusqu'à la ferveur.

L'expérience de la mort de masse est à relier avec une « brutalisation » des sociétés tout au long du conflit.

La Première Guerre mondiale se distingue par une phase initiale de guerre de mouvement puis une phase de guerre de position à partir de la fin de l'année 1914.

La mise en place des tranchées caractérise cette dernière forme de guerre.

Il s'agit de sillons de 2 m de profondeur, protégés par un parapet et des réseaux de barbelés. Leur tracé sinusoïdal a pour objectif de se prémunir des tirs en enfilade.

Entre chaque ligne de tranchées serpentent des « boyaux » permettant une liaison entre l'arrière et le front.

Dans les parois s'ouvrent des abris (cagnas) et des sapes (galeries souterraines) pour permettre aux « poilus » de se protéger.

Entre les deux lignes ennemies s'étire le no man's land creusé de trous d'obus et encombré d'obstacles.

3) Les massacres et la notion de génocide.

Le terme de génocide a été créé par le juriste américain Raphaël Lemkin en 1944 pour qualifier l'extermination des peuples juifs et tsiganes par les nazis.

Il s'agit de l'extermination volontaire et systématique d'un peuple, quels que soient les méthodes employées et le nombre de victimes.

Les historiens distinguent, dans cette mécanique de la mort, les génocides des ethnocides.

Dans un génocide, les individus d'un groupe sont les cibles primaires d'un meurtre, alors qu'un ethnocide est la destruction intentionnelle d'un groupe sans attenter nécessairement à la vie ou à l'intégrité physique de ses membres.

Le terme de Shoah (« désastre » en hébreux) s'applique au seul génocide du peuple juif par les nazis.

L'histoire contemporaine nomme holocauste ce génocide sans exemple dans l'histoire humaine (l'holocauste est à l'origine un sacrifice où la victime est entièrement brûlée).

Des camps de concentration...

Existants déjà avant guerre, les *camps de concentration* sont surtout localisés en Allemagne. Ils accueillent de toute l'Europe occupée des opposants politiques, des résistants, des juifs et des détenus de droit commun.

Ces camps sont gérés par des **SS**. Les *camps de concentration* participaient à l'effort de guerre en étant des établissements industriels utilisant les prisonniers comme main d'œuvre.

...à la solution finale.

En janvier 1942 lors de la conférence de **Wannsee**, les allemands mettent en place la solution finale du problème juif, c'est à dire l'extermination totale des juifs dans des camps spécifiques.

Les programmes parlent de « camps de la mort » pour mentionner la construction, à partir de la fin de l'année 1941, d'une structure quasi industrielle d'extermination des juifs en Europe.

Situés en grande majorité en Pologne, ils complètent le système concentrationnaire présent depuis 1933.

Faisant suite à la « solution finale » adoptée en janvier 1942, lors de la conférence de Wannsee (elle prévoit l'extermination de 11 millions de personnes), sont ouverts les camps de Belzec, Sobibor, Treblinka et Auschwitz-Birkenau.

Ces camps sont des terminus ferroviaires dans lesquels vont transiter plus de 3 millions de juifs venus de l'Europe occupée.

À l'arrivée des convois, un premier partage est établi entre les aptes au travail forcé et les inaptes qui sont envoyés directement dans les chambres à gaz.

Les responsables des camps utilisent le Zyklon B, c'est-à-dire un puissant insecticide provoquant la mort en quelques minutes.

Les *Sonderkommandos* (équipes de détenus) sont ensuite chargés de vider les chambres à gaz et d'incinérer les corps des victimes dans les fours crématoires.

Ces derniers sont périodiquement éliminés pour conserver le secret de la solution finale.

Le taux de morbidité et de mortalité est élevé pour le reste des détenus qui subissent la famine, l'épuisement au travail ou les actes de barbarie.

L'expression « *Arbeit macht frei* » (« Le travail rend libre ») placée à l'entrée des camps de Dachau et d'Auschwitz renvoie à un monde de terreur et à une entreprise de déshumanisation.

Les camps d'extermination constituent une forme de paroxysme dans la rationalisation de la mort et illustrent la « brutalisation » des sociétés, observée lors de la Seconde Guerre mondiale.

4) Témoignages oraux de résistants et de déportés

Par quelles expressions doit-on décrire qu'on a vu comment on a traîné des dizaines de milliers de petits êtres innocents à la chambre à gaz ? Quand on a vu comment des officiers SS ont pris des bébés par les jambes et leur ont écrasé la tête contre un arbre ? Quand on a

vu comment les mères regardaient les scènes et ne pouvaient – glacées d'épouvante – plus crier ? Comment leurs bouches restèrent ouvertes au milieu du cri ? Puis-je décrire l'expression des visages des officiers SS quand ils voyaient jaillir la cervelle de ces bébés, quand ils entendaient briser les crânes ? Le puis-je ? Si je le pouvais, je ne serais plus un homme, je serais un dieu. (Bernard Klieger, *Le Chemin que nous avons fait. Reportages surhumains*, trad. de l'allemand, Bruxelles, 1947, cité par Annette Wieviorka, *Déportation et génocide*, Paris Hachette Littératures, 1992)

Dans cette optique, l'histoire n'a plus pour objectif de disséquer les cadavres mais de ressusciter les morts.

La place du témoignage est privilégiée pour la mémoire des phénomènes guerriers.

Le témoignage rend le passé plus concret et montre la continuité passé-présent à travers la vie d'une personne.

Pendant longtemps les témoignages sont restés à l'écart de l'intérêt des historiens : le témoignage des combattants ne relevait pas de l'histoire mais plutôt de la littérature ou de la psychologie.

Pourtant, concernant la Première Guerre mondiale, des travaux novateurs avaient tracé la route (Jean Norton Cru, *Témoins*, 1929).

Si quelques tentatives se sont succédé dans les années 1950 et 1960, il n'en demeure pas moins qu'il faut attendre les années 1970 pour voir apparaître un véritable mouvement de réintégration des témoins dans l'analyse des phénomènes guerriers.

L'ère des témoins commence et le témoignage devient central.

On ne se contente plus de savoir comment vivaient les soldats, on veut connaître ce qu'ils éprouvaient.

L'utilisation des témoignages est cependant délicate ; ceux-ci fournissent moins de renseignements sur les faits tels qu'ils se sont passés, que sur la façon dont ils ont été représentés et remémorés.

La mémoire du témoin reconstruit le passé.

Il est donc possible de se demander si la mémoire individuelle est une bonne source pour écrire l'histoire de la mémoire collective.

Toutefois, si la mémoire est avant tout collective, ce sont malgré tout les individus qui se souviennent dans les cadres assignés par la société.

Les mémoires individuelles sont plus des effets que des facteurs de la mémoire collective.

Les mémoires de groupe ont ainsi tendance à une construction identitaire.

Le besoin de témoigner peut être relié à un besoin existentiel : n'ayant pas de tombes où dormir pour l'éternité, les disparus des guerres ont été couchés sur le papier de « livres

tombeaux », selon l'expression de Carine Trevisan (*Les Fables du deuil. La grande guerre : mort et écriture*, Paris, PUF, 2001).

L'écriture serait l'équivalent « d'un rite de mise au tombeau, permettant de trancher les liens avec les morts ». Cette mémoire peut être parfois complètement refoulée.

Pour l'expérience d'Auschwitz, Michael Pollak (*L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Anne-Marie Métailié, 2000) a disséqué le langage de la mémoire meurtrie et exploré les terres inconnues situées aux limites du dicible et de l'indicible.

Il montre ce sentiment de culpabilité au cœur du syndrome du survivant (« pourquoi moi ? ») et insiste sur la tension chez nombre de déportés entre la rage de transmettre et l'impuissance à communiquer.

Selon Annette Wievorka (*L'Ère des témoins*, Paris, Plon, 1998), les témoignages écrits ont été beaucoup plus nombreux dans l'immédiat après-guerre qu'on ne l'a cru.

Mais l'opinion n'était pas prête à recevoir ce type de discours.

Selon elle, il n'y a pas eu d'indicibilité, car les messages ont été émis, mais plutôt mauvaise réception de la part de la société du moment.

Celle-ci n'était pas disposée en 1945 à « recevoir », parce qu'elle ne comprenait pas l'inimaginable et ne disposait pas des outils conceptuels permettant d'appréhender le phénomène du génocide.

5) Résistance

Les mouvements de résistance ont un objectif à la fois militaire (lutter contre l'occupant) et politique (mobiliser l'opinion contre lui).

Pour le cas de la résistance française à l'occupation nazie, on peut distinguer les multiples mouvements intérieurs de la résistance gaulliste au sein de la France Libre.

Cette dernière regroupe les Forces françaises libres (FFL), qu'elles soient civiles ou militaires, parfois issues des colonies qui ont suivi l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle.

La résistance intérieure est disparate et divisée jusqu'à la tenue d'un Conseil national de la Résistance (CNR) à l'initiative de Jean Moulin.

La Résistance ne mène réellement des actions militaires qu'à partir de 1943-1944. L'engagement prend le plus souvent la forme de la collecte de renseignements, de la contre-propagande au moyen de tracts ou de journaux clandestins, de l'aide aux persécutés (les « justes » par exemple pour les juifs), ou de la constitution de filières d'évasion vers l'étranger.

Les mouvements de résistants sont, au lendemain de la défaite, peu nombreux et faiblement organisés. Parmi les tendances représentatives, nous retrouvons le mouvement Combat créé par Henri Frenay et Bertie Albrecht, qui à partir de Lyon structure peu à peu une action de

renseignement. Le mouvement Libération, créé en octobre 1940, se joint à Franc-Tireur, qui a la particularité de regrouper un certain nombre d'universitaires.

Ces derniers font entendre leur voix par des tracts et des brochures qui ne touchent qu'un public limité, à cause de leur isolement et de leur manque de moyens.

Avec l'entrée en guerre de l'URSS en juin 1941, la Résistance s'adjoint le soutien des communistes.

L'épisode du colonel Fabien, qui abat un officier allemand à Paris le 21 août 1941, entérine cette entrée des communistes dans l'action clandestine.

Face à cette multiplication des actions, certaines voix s'élèvent pour établir une rationalisation des actions en liaison avec la France Libre.

Tel est le cas de Pierre Brossolette, universitaire et ancien parlementaire, qui prend contact avec Londres et élabore une ébauche de plan d'action.

Cette ambition trouve son achèvement avec la création du Comité national de la Résistance (CNR) par Jean Moulin en 1943.

Le durcissement des conditions d'occupation (invasion de la zone sud en novembre 1942 et création du service du travail obligatoire [STO]) accélère le processus d'opposition.

Venant peu après les lois raciales, les restrictions alimentaires et économiques accentuent le mécontentement des populations.

La constitution de maquis permet un embryon de mouvements de résistance.

Malgré la dureté de la répression, les arrestations et les fusillades, la Résistance se renforce peu à peu.

Si ses membres subissent de lourdes pertes, ils multiplient cependant les embuscades, les sabotages et les exécutions sommaires.

Le débarquement du 6 juin 1944 permet de libérer l'ensemble de ses forces, qui participent ainsi à la libération de Paris.

